Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 47 (1902)
Heft: 7

Artikel: Chez les Boers et les Anglais
Autor: Nicolet, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338011

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHEZ LES BOERS ET LES ANGLAIS

Malgré la longueur de la lutte soutenue par les Boers contre les armes anglaises ; malgré les expériences recueillies au jour le jour et les relations presque quotidiennes des faits de cette longue guerre ; malgré les publications importantes auxquelles elle a donné lieu, avant même qu'elle fût terminée : l'ouvrage du lieutenant-colonel Frocard et du capitaine Painvin, *La guerre sud-africaine* du capitaine Gilbert, etc., il n'est pas encore possible de dégager, en toute sûreté, les leçons qui en découlent. C'est peut-être avec un peu de témérité que des théoriciens de la guerre, malgré la précision de leurs informations et la pénétrante analyse à laquelle ils ont soumis les documents dont ils disposaient, ont tenté d'établir dès maintenant ce que serait la bataille de l'avenir.

On ne saurait toutefois attendre, pour noter les opinions, qu'une doctrine définitive ait été établie, si tant est qu'il soit possible de le faire, et c'est seulement à titre de document que nous donnons aujourd'hui une rapide analyse d'un article paru dans le numéro du 15 juin de la *Revue des Deux-Mondes* sous le titre de : *Quelques enseignements de la guerre sud-africaine*.

Cet article, annoncé d'avance et attendu avec la plus grande impatience, serait dû à la plume d'un des généraux les plus en vue et les plus populaires de l'armée française, dont les idées, qui ont rallié bon nombre d'officiers, ont été exposées dans le numéro du mois de mai de cette Revue, par le commandant Manceau.

* * *

L'auteur, contrairement à l'opinion de certains militaires, commence par affirmer que la guerre sud-africaine « comporte des enseignements dont les armées continentales peuvent tirer profit. » Il rappelle à ce propos le mot de Napoléon : « Une armée doit changer de tactique tous les dix ans. » Toutefois, il n'entend pas donner maintenant ce qui s'est passé au sud

de l'Afrique comme un modèle à suivre dans les guerres continentales.

La guerre sud-africaine, dit-il, contient des enseignements nombreux. Evidemment les conditions où elle s'est déroulée sont trop spéciales pour permettre d'en déduire des solutions définitives. Toutefois, elle montre nettement l'insuffisance des moyens employés jusqu'à ce jour dans le combat.

Le but de ce travail ne sera donc pas d'en conclure la tactique de l'avenir, car, dans son ensemble, celle-ci dépendra plus encore de l'état moral de la nation au début de la guerre et de l'énergie individuelle du soldat, que de la puissance de l'armement. Ce dernier n'en est pas moins un facteur très important, dont il serait dangereux de ne pas avoir prévu les effets.

En analysant les conditions normales du combat, il devient possible de se rendre compte de ses exigences et de donner dès lors à l'instruction des troupes une base expérimentale.

Le feu des armes à tir rapide et sans fumée a forcé les Anglais à l'abandon total de leurs anciens procédés. Une tactique nouvelle, complètement différente de celle appliquée actuellement dans la plupart des armées européennes, s'est improvisée et par la suite s'est imposée.

L'armée qui saura profiter de l'expérience acquise par deux années de sanglantes leçons en évitera de semblables.

* * *

L'auteur rappelle d'abord brièvement les faits militaires qui ont précédé la dernière guerre ; il attribue, en partie au moins, les échecs des Anglais à la méconnaissance de la tactique boère qu'ils avaient cependant été en mesure d'apprécier, notamment lors de la célèbre affaire de Majouba-Hill, qui, le 27 février 1881, leur coûta le Transvaal. On ne voulut pas reconnaître que l'échec était dû aux procédés de combat et on l'attribua exclusivement anx fautes du commandement; de là, les revers subis au cours de la dernière guerre.

Sauf pour une partie de l'artillerie, l'instruction militaire des Boers, considérée au point de vue européen, était à peu près nulle. Menée offensivement au point de vue stratégique, leur guerre a été tactiquement défensive. Ils ont employé, en fortification de campagne, des profils nouveaux qui les abritaient fort bien ; très profonds et ayant une ouverture plus étroite que le fond, ils étaient à peu près complètement invisibles de loin; les Boers n'aimant pas à fouiller le sol, ces tranchées étaient creusées par les indigènes qu'ils emmenaient avec eux en grand nombre. Dans les sièges qu'ils ont tentés, ils n'ont su qu'envelopper les villes et s'opposer aux tentatives faites pour rompre leur ligne d'investissement.

Dans toutes les affaires, les Boers ont employé la même méthode tactique, le déploiement d'un certain nombre de groupes de fusils, sans soutiens ni réserves, disposés avec de larges intervalles; quand, par exception, ils employaient des renforts, c'était pour prolonger leur ligne; ils dégarnissaient même leur front pour se porter aux ailes et parer aux mouvements enveloppants.

Jusqu'au mois de juin 1900, les Boers se sont presque exclusivement contentés de défendre des positions; ils établissaient leurs tranchées, soit au pied des pentes soit à flanc de coteau, et les garnissaient des meilleurs tireurs; ils plaçaient au sommet, abrités derrière des blocs, des tirailleurs employant la poudre noire dont la fumée attirait leurs adversaires, et quand ceux-ci s'étaient suffisamment approchés des tranchées basses, ils étaient sûrement atteints par le feu des tirailleurs qui s'y trouvaient embusqués.

Ce système a réussi aux Boers tant que les Anglais les ont attaqués de front; dès que ceux-ci eurent modifié leur mode d'attaque pour les tourner, les Boers subirent des défaites et abandonnèrent les positions aussi rapidement que le permettait la vitesse de leurs chevaux.

Dès le mois de juin 1900, la tactique des Boers change; ils ont pris confiance, et initiés par Dewet à la guerre de partisans, ils attaquent. Ils emploient la nuit pour effectuer leurs déplacements; le jour, ils stationnent dans des plis de terrain, où, couverts par des vedettes, ils restent en parfaite sécurité. Lorsqu'une affaire est résolue, les commandos se partagent en groupes dont la force varie suivant le rôle qu'ils ont à remplir. Chacun de ces groupes, à son tour, peut se subdiviser à sa guise, et ils n'hésitent pas à faire de grands détours pour éviter des zones dangereuses, car ils n'aiment pas à cheminer à découvert. Ils franchissent les zones battues par petites fractions de trois à six hommes en des bonds très courts, de dix à vingt pas, et très rapides.

Tant que les Boers peuvent avancer sans être vus, ils ne tirent pas. Dès 600 ou 700 mètres, quand ils sont vus, ils appuient leur marche par un feu ininterrompu de tout petits groupes, tirant alternativement et se déplaçant en rampant.

Les Boers mènent leurs attaques sur des fronts énormes, surtout pour utiliser tous les couverts du terrain et l'action concentrique du feu. C'est ainsi qu'ils ont réussi à faire capi-

tuler des troupes d'un effectif supérieur au leur et pourvues d'artillerie.

* * *

Au début de la guerre, les Anglais avaient des procédés de combat qui étaient, à peu de chose près, ceux de la plupart des armées européennes. Par une série d'exemples, l'auteur établit que ces procédés, à l'épreuve du champ de bataille, ont abouti à des échecs. A Talana-Hill, le 20 octobre 1899, le général Symonds est battu et lui-même est frappé à mort.

Le 30 octobre, 10000 hommes du général White, commandant à Ladysmith, qui devaient empêcher l'investissement de la place, sont également complètement battus, et une des colonnes est obligée de capituler. Les mêmes revers se produisent, le 23 novembre à Belmont, le 25 à Euslin, le 29 sur la Modder-River, plus tard à Maggersfontein, Stromberg, Colenso. C'est que partout les troupes anglaises ont cherché à aborder les positions des Boers de front et en formations compactes, qui n'ont pas pu résister au feu de leurs adversaires.

Toutefois, petit à petit, les procédés des Anglais se modifient. On commence par employer la nuit pour les marches d'approche. Puis l'infanterie de l'attaque s'étend en lignes très longues et très minces ; elle avance ainsi, soutenue par son feu et en utilisant tous les couverts du terrain. Généralement, les ailes sont prolongées, afin d'assurer l'enveloppement de l'adversaire, et c'est parfois l'apparition inopinée de troupes sur une portion encore non occupée du champ de bataille qui décide du combat.

Ainsi les Anglais avaient été amenés à combattre les Boers par leurs propres moyens.

* * *

Les conclusions que l'auteur tire des faits constatés de la guerre sud-africaine sont les suivantes :

La tactique en honneur au XIXe siècle et encore maintenant dans la plupart des armées européennes, doit faire place à la guerre de rideaux et aux opérations combinées de nombreuses colonnes mixtes.

La puissance du fusil et l'invisibilité des buts rendent les fronts difficilement abordables par des attaques brusquées. La décision du combat doit être cherchée dans la combinaison des feux de front et d'écharpe. L'enveloppement à grande distance, suivi d'une action concentrique, réalise souvent cette condi-

tion par le fait de la forme de la manœuvre. Toutefois, cette manœuvre peut ne pas suffire pour chasser l'adversaire, surtout s'il porte des forces au-devant de celles qui le débordent. L'assaillant est alors ramené à chercher la décision dans le combat de front.

Dans ce combat, la supériorité numérique n'est plus le facteur décisif. Il réside essentiellement dans les marches d'approche, protégées par des feux combinés d'artillerie et de mousqueterie et soigneusement défilées. Alors, quand la zone des feux rapprochés est atteinte, la valeur individuelle du combattant, dont l'initiative et le courage s'exercent librement et sans contrôle possible, devient la condition du succès.

Toutefois, dans ce combat de front, il ne suffira pas que des troupes très braves et en nombre supérieur aient pu s'approcher à courte distance (à moins de 200 mètres, par exemple); et à l'appui de cette opinion, l'auteur donne le récit d'un officier allemand qui assista, dans les rangs des Boers, au combat de Tabanchu : 30 Boers, embusqués sur un kopje derrière de grosses pierres, réussirent, par un feu lent et bien ajusté à une distance de 80 mètres, à mettre en déroute une troupe anglaise qui comptait de 300 à 400 hommes.

C'est donc par des actions de flanc, les plus sûres et de l'effet le plus prompt, qu'il faut agir; c'est là que la cavalerie et l'infanterie montée trouveront leur emploi.

Et pour la cavalerie, le temps des charges est passé; la cavalerie ne peut plus paraître, même à faible effectif, dans la zone du canon et du fusil; son service de reconnaissance s'arrête à grande distance, à la limite de la zone des feux efficaces de l'infanterie, feux dont on ne voit pas l'origine, et elle ne peut servir à autre chose qu'à dire où l'ennemi n'a pas été rencontré à telle heure. Les Anglais furent si convaincus des résultats négatifs des reconnaissances de la cavalerie, qu'ils cessèrent de faire reposer leur sécurité sur cette arme. L'infanterie doit donc commencer l'attaque sans aucun renseignement préalable.

La cavalerie ne peut pas davantage percer à l'arme blanche le rideau dont s'entoure l'adversaire. « Son mode essentiel de combat est devenu le combat à pied. Elle le mène avec ses carabines, ses mitrailleuses et son canon, comme le ferait l'infanterie. » Aussi la cavalerie anglaise a-t-elle adopté l'armement et l'habillement du fantassin; la seule chose qui l'en distingue, c'est l'éperon.

Il faut que l'artillerie combine le feu de pièces très puissantes avec celui de l'artillerie légère à tir rapide. Ses batteries

doivent être établies sur un grand front, mais son feu être concentré sur un but unique. Les effets des projectiles chargés de lyddite ont été faibles ; il en a été tout autrement de ceux des shrapnels.

Le combat ne peut plus être introduit par le duel d'artillerie ; par contre, « toute troupe d'infanterie, même faible, doit être en principe accompagnée de cavalerie pour l'éclairer et de canon pour protéger sa marche. »

Ce n'est plus le feu qui attire le feu, c'est la visibilité.

L'infanterie ne peut plus combattre que couchée. Aux courtes distances, elle ne progresse qu'en rampant. Pour remplir ces conditions et lui permettre les bonds rapides d'un abri à l'autre, elle est équipée sans sacs, avec une musette contenant ses vivres, un bonnet de police et quelques objets ; puis, attachée sur les reins, une marmite individuelle et, par-dessus, la couverture de campement roulée en cylindre. Une bandoulière, portée de gauche à droite, contient les cartouches dans leurs alvéoles. Ses vêtements sont d'une couleur beige clair, appelée *khaki*. Sa coiffure est un large feutre mou, imperméable, couleur de terre, relevé à gauche, nommé *stouch*. Aucune pièce brillante dans la tenue. Les boutons sont en corne.

Les officiers, même les capitaines, sont habillés et équipés comme leurs hommes : ils ont la musette, la bandoulière et le fusil. Lorsque lord Roberts donna cet ordre et fit abandonner le sabre, aucune réclamation ne fut entendue. Sa nécessité avait été comprise.

Les armées empanachées ne sont plus de notre temps. Une coiffure voyante ne peut servir qu'à faire frapper la tête. Le feutre brun, qui abrite de la pluie et du soleil et facilite le tir couché, s'imposera partout, comme il s'est imposé aux Anglais. Les cartouchières portées à la ceinture ont été abandonnées pour adopter la bandoulière, qui est devenue d'un usage général pour l'infanterie comme pour les troupes montées. Dans le tir couché, ainsi que dans les mouvements rapides des tirailleurs, les cartouches se perdaient.

L'équipement du soldat continental a été fait en vue du combat debout ou à genou. Il ne répond plus aux nécessités actuelles du tir couché, des bonds à toute course d'un abri à l'autre, ou des marches rampantes.

Qu'on le veuille ou non, la guerre saura forcer les esthètes du costume miaire à renoncer à leurs fantaisies, et ce sera moins cher, tout en épargnant beaucoup de sang.

L'essentiel est de se rapprocher de l'ennemi ; on se servira pour cela de formations étroites et profondes, souvent de la file indienne, parce que l'homme suit plus facilement un chef de file qu'il ne se dirige lui-même.

Le facteur nouveau est l'invisibilité de l'ennemi, ce qui déconcerte l'infanterie qui ne peut dès le début employer son fusil, la première condition pour atteindre étant de voir ; « à partir de 1000 mètres, les blessures provenant de coups de

feu étaient fréquentes; cependant on n'avait pas le plus faible indice pour découvrir d'où venaient les coups. » Suivant un témoin, l'observation du point de chute des balles et du sillon qu'elles traçaient sur le sol ne servait à rien; on n'en pouvait pas même déduire la direction d'où venait le tir. » Le son ne renseignait pas mieux que la vue. La balle frappait l'air comme un coup de marteau, au lieu de produire un sifflement dont l'oreille aurait pu suivre le sillage. Lorsque le vent le portait au but, le bruit de la détonation ne dépassait pas 1000 mètres; enfin, si le vent était contraire, on cessait de le percevoir à moins de 200 mètres.

Toutes les méthodes de combat étant fondées sur l'observation de l'ennemi, que deviennent toutes les règles y relatives devant un adversaire invisible? « A cette règle générale d'invisibilité, il y avait pourtant quelques exceptions passagères et rapides, telles que l'apparition d'un chef sur la ligne de feu ou l'arrivée d'un renfort. » Mais l'inconvénient était qu'aussitôt tout le secteur était le point de mire d'un feu concentré et que le bénéfice de l'invisibilité se perdait.

Il n'est plus possible de se rendre compte de la force de l'adversaire. A Colenso, on a évalué le nombre des Boers à 18000; ils n'étaient pas plus de 3000.

Un fait très important et sur lequel il faut insister s'est manifesté dans tous les combats : c'est l'attirance de l'abri et l'adhérence au sol. Ce sont les deux grands ennemis qui paralysent l'action et affaiblissent le cœur du combattant. Le commandement doit maintenant compter avec eux comme avec des forces de la nature. L'éducation morale de l'homme et l'instruction technique du soldat sont les deux leviers qui permettent de détacher le combattant de l'abri et de le porter en avant. Non seulement il y faut de grands efforts, mais il est également difficile de le reporter en arrière lorsqu'il est très engagé.

Ainsi s'explique le désastre de Spion-Kop. A la faveur de la nuit, les Anglais avaient gagné une position soumise sur trois faces à un feu d'artillerie et d'infanterie. Tout le jour, en raison de cette force d'adhérence et malgré des pertes énormes, ils y demeurèrent accrochés. Les survivants ne purent se décider à abandonner les abris illusoires qu'ils s'étaient créés, que lorsque la nuit fut venue.

A Colenso, après la retraite, lorsque les ambulances boers parcoururent le champ de bataille, elles trouvèrent des troupes blotties dans des plis de terrain d'où elles n'avaient pu sortir.

Dans ces conditions, la lutte est très longue, l'épuisement physique est considérable et les troupes sont incapables de reprendre la lutte le lendemain des échecs et mêmes des succès, ni de poursuivre à la fin d'un combat. A vrai dire, cela a

existé de tout temps, mais pas dans la même mesure ; l'épuisement nerveux s'est accru en raison de l'invisibilité de l'adversaire, qui agit directement sur le moral de l'homme, sur son énergie et sur son courage. Le combattant qui ne voit pas son ennemi devant lui est tenté de le voir partout ; et de l'incertitude naît la crainte. Ce n'est pas l'effet matériel des pertes qui a immobilisé les troupes anglaises des journées entières à Maggersfontein, Colenso, Paardeberg, souvent à plus de 800 mètres de l'ennemi, « mais bien la dépression morale produite au seuil de la zone efficace de mousqueterie ».

Dans le combat rapproché, il est impossible au commandement de s'exercer sur des lignes sérieusement engagées au feu ; l'action des officiers subalternes est elle-même très restreinte et ne peut se faire sentir que sur les quelques hommes les plus rapprochés d'eux ; chaque combattant a dans sa main le sort du combat et la valeur individuelle a acquis une importance considérable ; le soldat doit agir par lui-même sans qu'il soit besoin de le surveiller et il doit être personnellement animé de la résolution de vaincre ou de périr ; il lui faut une dose d'énergie beaucoup plus grande que par le passé.

Certes, une nation de plusieurs millions d'âmes, ayant assez d'or pour se procurer des armes et des ressources pour se passer de l'extérieur, peut défier toutes les coalitions, si, bien exercée au tir, elle aime mieux combattre que de supporter le joug de l'étranger. Ce n'est pas le chiffre de la population qui fait une nation puissante, mais bien sa résolution de supporter, sans jamais faiblir, toutes les charges du service militaire personnel.

. . . . . .

Comme tous les pays très riches, l'Angleterre croit encore qu'avec de l'or une nation peut se procurer l'armée dont elle a besoin. Ce n'est exact que dans une limite restreinte et seulement pour des troupes qui ne seront pas soumises à des épreuves trop prolongées, car l'esprit de sacrifice est une vertu qui ne s'achète pas.

En ce moment, où les questions de service obligatoire sont agitées à nouveau, il est curieux de rappeler un passage du discours de Machiavel sur la première Décade de Tite-Live, et que Napoléon emportait dans ses campagnes :

« Le vulgaire se trompe en affirmant que l'or est le nerf de la guerre... Les Grecs ont-ils dompté les Romains, et de nos jours encore le duc Charles a-t-il vaincu les Suisses ? Non. Ils nous ont tous prouvé que le nerf de la guerre n'est pas l'or : c'est la valeur du soldat. C'est avec le fer et non avec l'or qu'on fait la guerre. Quand on songe à l'œuvre accomplie par les Romains, tout l'or du monde n'y eût pas suffi s'ils avaient voulu vaincre par l'or et non par le fer. Comme ils combattirent avec le fer, l'or ne leur manqua jamais. Ceux qui les craignaient l'apportaient dans leur camp. L'or ne donne pas les bons soldats : les bons soldats suffisent bien à trouver l'or.

» Fais la guerre, comme disent les Français, courte et bonne. Les Romains

n'entraient jamais en campagne qu'avec de très grosses armées; aussi ont-ils expédié en très peu de temps toutes leurs guerres contre les Latins, les Samnites, les Toscans. La guerre, à peine déclarée, ils s'élançaient avec toutes leurs forces au-devant de l'ennemi, livraient bataille aussitôt et, vainqueurs, imposaient leurs conditions. »

Ne perdons pas de vue ces anciens principes. Rendons-nous compte que les armes actuelles portent à son point culminant le combat de tirailleurs sous une forme nouvelle, où chaque soldat doit agir individuellement dans la plénitude de sa volonté et de son indépendance pour joindre l'ennemi et le détruire.

Le Français fut de tout temps un excellent tirailleur, intelligent, adroit et hardi. Il est naturellement brave. Le ressort est bon. Il ne s'agit que de le tremper. Il faut reconnaître, qu'à l'époque actuelle, la tâche n'est pas aisée. L'augmentation du bien-être, l'existence dans les villes, des théories internationales qui s'appuient sur cette défaillance, de préférer à la lutte l'esclavage économique et le travail au profit de l'étranger, n'incitent pas à donner sa vie pour sauver celle de ses frères. Une civilisation raffinée, jointe à une intellectualité sceptique qui fait état de mépriser les armes pour se dérober aux devoirs militaires, n'y disposent pas davantage une notable partie des classes cultivées. La Chine a glissé sur cette pente. Aussi, malgré d'énormes armées, pourvues des engins les plus perfectionnés, ne peut-elle résister à une poignée d'Européens. Est-ce donc que le Chinois soit si lâche? Nullement. Il ne craint pas la mort passive et il sait, sans frémir, la regarder en face. Mais il est incapable de braver celle au-devant de laquelle il faut marcher sans que les jambes défaillent et que la vue se trouble. Il n'est pas rare que des soldats se suicident pour ne pas affronter le combat. La peur est une maladie : comme les autres, elle a sa prophylaxie (Mosso, *Physiologie de la peur*). Elle consiste dans le développement méthodique des aptitudes physiques de la volonté, de l'énergie chez l'enfant et le jeune homme.

Dans cet ordre d'idées, la mère de famille d'abord, le maître d'école ensuite, doivent exercer un véritable sacerdoce. Le régiment est impuissant à faire naître ces qualités; l'esprit de sacrifice ne s'acquiert pas avec des théories dans les chambres. L'action des officiers ne fait que le développer en donnant l'instruction technique, et en se gardant de diminuer, sous prétexte de discipline, l'initiative et l'individualisme du jeune homme devenu soldat.

Les armes nouvelles sont presque sans valeur aux mains des soldats au cœur faible, et cela quel que soit leur nombre. Au contraire, la puissance démoralisante du tir rapide et sans fumée, dont certaines armées s'obstinent encore à ne pas vouloir se rendre compte, se manifeste sur l'adversaire avec d'autant plus de force que chaque combattant possède plus de valeur et de froide énergie.

C'est donc au développement des forces morales de la nation qu'il faut surtout travailler. Seules, elles soutiendront plus tard le soldat dans l'angoissante épreuve de la bataille où la mort vient de l'invisible.

C'est là le plus important des enseignements de la guerre sud-africaine. Les nations peu peuplées y trouveront la preuve qu'en préparant la jeunesse à ses devoirs de soldat et en exaltant le cœur de tous jusqu'à la volonté du sacrifice, elles sont certaines de vivre libres; mais seulement à ce prix.

* * *

Telles sont les conclusions de cette étude. Si toutes ne sont pas de nature à se réaliser telles quelles dans une guerre continentale au centre de la vieille Europe, il n'en est pas moins vrai que la guerre qui vient de se terminer au sud de l'Afrique exercera une influence sur l'évolution de la tactique dans les armées continentales et probablement aussi sur l'organisation de celles-ci ; cette influence se manifeste déjà, et les nations dont la suprématie ou l'existence repose sur la valeur de cet instrument ruineux qu'est l'armée permanente, ont été les premières à la subir.

Nous continuerons, s'il y a lieu, à tenir les lecteurs de cette revue au courant des opinions qui se manifesteront sur les résultats et les conséquences militaires de la guerre anglo-boer